

Kislev), par leurs vieux noms païens *Tchuruk Ai*, « Lune pourrie », *Kuz Ai*, « Lune de moisson », *Soukoum Ai*, etc.

L'élément le plus vénéré, dans ces vieux cultes, était le *Métal* qui sert à forger les armes, le *Fer*. On le trouve dans toutes les légendes auxquelles les anciens Turcs rattachaient leur origine. C'est probablement le *Fer* auquel les Huns adressaient leurs prières, et donnaient pour symbole une lame que les Romains ont appelée l'*Épée de Mars*. A la frontière du pays turc, les ambassadeurs byzantins du vi^e siècle assistent à une cérémonie religieuse dans laquelle on leur présente du fer. Les vieux noms nationaux *Timour*, « Fer », et *Timour dach*, « Compagnon du Fer », ont certainement une origine religieuse. Le nom même d'Attila, en magyar, *Atzel*, formé sur *Aczel*, « acier », paraît une traduction dialectale du turc *Timour* ou *Timour-Dach*.

A cette ancienne religion des cinq éléments, dont tant de traces sont restées jusqu'à nos jours, a succédé celle du *Tengri*, « Ciel », en dualisme avec la Terre. Que l'imagination populaire ait peuplé la Terre et le Ciel de génies, d'esprits, de démons, il n'en est pas moins vrai que c'est au *Tengri*, au « Ciel » que les Tchérémisses de l'Ouest, les Altaïens de l'Est, offrent encore aujourd'hui leurs sacrifices, adressent leurs prières¹.

1. LE DIT DU CONJUREUR (PRÊTRE SORCIER, CHAMANE)
[chez les Téléoutes païens de l'Altaï].

Sur ton trône, *Abiache*, seigneur Ciel,
De terre verdure tu tires,
De l'arbre feuillée tu tires,

.....
Nourriture Dieu donne!
Un chef Dieu donne à la maison!

.....
Dieu exauce et donne,
Créateur de la création,
Ciel de l'Ordre!

(Radloff, I, texte, p. 218.)

Des religions aussi vigoureuses que l'islamisme et le bouddhisme n'ont pu arriver à détruire entièrement chez les Turcs et chez les Mongols les traces du vieux culte dua-

LE DIT DU BAKSA

[Invocation chez les Kirghiz musulmans].

Le premier, Dieu (*Koudai* dans le texte, et non Allah), sois présent!

.....
Deuxièmement je prie Mohammed

.....
Le troisième est le Ciel (*tegrim*, pour *Tengri*, dans le texte)

.....
Les saints à la Mekke,
Les saints à Médine,
Le khan *Tchinghiz* (Gengiskhan) le Saint,
Sur le Mont Rouge, en haut,
La vierge sainte,
Sur le mont des taureaux, en haut,
Le taureau saint,
Sur le mont des béliers, en haut,
Tête d'Élan, le saint...

(Radloff, III, texte, p. 46-47.)

PRIÈRES DES TCHÉRÉMISSÉS (officiellement chrétiens).

Grand Dieu, souverain de l'eau,
Créateur de l'eau,
Mère de l'eau,

.....
Grand Dieu, souverain du feu,
Créateur du feu,
Mère du feu,

.....
Grand Dieu, souverain de la terre,
Grand créateur de la terre,
Mère de la terre,

.....
Grand Dieu de l'accroissement du bétail,

.....
Grand Dieu, multiplicateur des abeilles,

.....
Grand Dieu, seigneur du brouillard,
Aïeul et aïeule du givre...

Nous implorons de toi l'abondance des abeilles. Rends fortes les ailes des abeilles. Quand elles vont volant par la rosée du matin, fais qu'elles rencontrent des fruits excellents.... Quand nous sortirons dans la plaine, là tu as des coqs de bruyère, là tu as des gelinottes... fais-nous les rencontrer.... Aide-nous à vivre en gazouillant comme l'hirondelle...

(Cérémonies religieuses des Tchérémisses, par Gabriel Iakovliev, traduction Dozon, p. 12 et 16-17.)

liste. Encore aujourd'hui le pointilleux musulman Osmanli dit couramment, et écrit « Tangri » au lieu d'*Allah*, *Tangri Verdi*, « Dieu donné », au lieu d'*Allah Verdi*. Sous le formalisme, chez les Turcs, la vieille apathie religieuse est demeurée avec toute sa force d'inertie. Seul, le bouddhisme fait naître des sensations dans ces âmes placides, fermées aux grands élans de passion, et rebelles à la controverse. L'Islamisme est une règle qu'on respecte et qu'on défend, mais qu'on ne se permettrait pas de discuter. Les Turcs ont toujours été trop inaccessibles au sentiment religieux pour jamais devenir hérétiques; ils sont les derniers des hommes capables de comprendre : « *Oportet hæreseos esse.* » Ils ne demandent pas mieux que de croire, mais ils ne tiennent pas du tout à comprendre.

Les Turcs ont conservé, dans leurs légendes, le souvenir de leurs origines ethniques; il est plus facile chez eux que chez d'autres peuples, de faire coïncider l'ethnographie légendaire avec la réalité historique.

La filiation des Turcs, du vi^e au viii^e siècle, est mieux connue, aujourd'hui, que celle des Germains du i^{er} au vi^e siècle. Nous possédons des *monuments écrits*, en langues turques, antérieurs aux monuments écrits les plus anciens des langues teutoniques; des noms qui figurent dans ces monuments reparaissent, comme éponymes, dans les généalogies, en partie fabuleuses, composées par les Turcs et les Mongols au xiii^e siècle.

Le plus important de ces monuments est une stèle portant une inscription en ancien turc, et une autre en caractères chinois, datée d'une date chinoise qui correspond au 18 janvier 733 de notre ère. Cette stèle fait partie d'un groupe de monuments découverts en 1889, dans la Mongolie du nord-ouest, entre le lac de Kocho-Tsaïdam, et le haut Orkhon,

par M. Yadrintzew; M. Thomsen a trouvé la méthode de déchiffrement de cette écriture paléo-turque et l'a exposée devant l'Académie de Copenhague, le 15 décembre 1893. M. Radloff a publié le texte et la traduction en 1894. La stèle a été érigée par un prince ture nommé, par les Chinois, Mekilien Khan, à la mémoire de son frère Kul Khan, ou Keul Khan, mort en 731, fils de Koutlouk; l'inscription est suivie d'une autre, plus courte, concernant le Mekilien des Chinois, que les Turcs appellent le Bilgué Khan, consacrée par son fils, Iolloug Tékiné.

L'Inscription du Bilgué khan et celle de son frère Keul Tékiné donnent l'idée de la société turque au viii^e et au viii^e siècle, de l'État qu'elle avait formé, entre l'Altaï, la grande Muraille, les monts Khingan, sur les confins de la Chine, et celle de son gouvernement. Le peuple ture y apparaît comme une communauté d'individus et de clans, dont le nombre n'est pas limité par un parentage ethnique; c'est une communauté ouverte; les hommes et les clans qui la composent sont groupés autour d'un chef appelé « Kagan »¹, et sont plus ou moins nombreux, suivant la bonne ou la mauvaise administration de ce chef. Le Kagan ne mentionne même pas le nom de son père², il le désigne simplement par son titre ou surnom de *Él térés*³, « qui vivifie le peuple »; et sa mère par celui d'*Él bilgué*, « qui connaît le peuple »; il ne donne ni sa généalogie, ni celle de la nation ou tribu des

1. *Kagan* et, avec l'aspiration, *Khaghan*, puis, par élision, *Káan*, *Kháan* et *Khan*. L'inscription chinoise qui correspond à la turque orthographe « *Kho-khan* ».

2. L'inscription chinoise le nomme; il s'appelle *Koutlouk*, « *Fortuné* ».

3. « Les princes oïgours... recevaient à leur élévation le titre de *Il-Ilèrer* (*Él-térev*) chez les *Dix Oïgour*, et celui de *Koul-Irkine* (*Koul-Erguine*) chez les *Neuf Oïgour*. Ce ne fut bien des années plus tard que ces sultans furent connus sous le nom d'*Idi-Kout*.... *Idi-Kout* signifie : qui a donné la vie à tout le peuple. » (Aboulghazi, p. 40.)— On voit que la tradition du xiii^e siècle, que reproduit Aboulghazi, donne à l'*Idikout* oïgour le titre de l'*Él térés*, qui « vivifie le Peuple », tou-koué.

Turcs, qui représente pourtant l'élément ethnique, puisqu'il appelle les « Neuf Ogouz » des « Turcs Ogouz »¹; il parle, dans les mêmes termes, de tous les peuples soumis au Kagan, et n'établit entre eux aucune distinction ni différence d'origine ou de filiation, qu'ils soient Tardouch, Tèlès (qui paraissent être des Turcs naturels), ou Ogouz, Kourikan, Tatar, Khitaï, Tatabi et Karluk, tantôt hostiles, tantôt soumis et incorporés à la nation. Cette nation elle-même ne se donne d'autre origine que le groupement autour du chef; « sept cents hommes étant devenus, ils firent un peuple, ils firent un Kagan », dit le Bilguè Khan, quand il raconte comment son père Koutlouk l'Èl-Tèrès, « celui qui vivifie le peuple », a rendu la vie à la nation turque.

La religion ne figure pas plus, dans ce mémorial des Turcs, que n'y parlent la loi et la voix du sang, de la parenté généalogique. Trois ou quatre fois, on nomme, sans l'invoquer autrement, l'*Euzè Tengri*, « le ciel qui est en haut », ensemble avec la terre qui est en bas : « Bègs et commun des Turcs Ogouz, oyez! Toi que le ciel qui est en haut ne foule pas, toi dont la terre qui est en bas ne médit pas, communauté turque! » Dans une seule occasion, la Divinité représente un pouvoir défini, agissant, et alors, elle se manifeste comme le symbole du sol natal, comme la volonté des éléments dont il est formé². « En haut, le Ciel des Turcs, en turc on le nomme Terre-Eau, ainsi parla : Que la communauté turque ne soit pas néant; la communauté turque est vivace. Mon père l'Èl tèrès Kagan, ma mère l'Èl bilguè Katoun, il les prit, au sommet du Ciel il les éleva. Mon père le kagan, avec vingt-sept héros; sortit (partit en campagne)... S'étant assemblés, étant devenus soixante-dix héros, parce que le

1. Voir plus haut, p. 42.

2. Voir le culte des éléments, plus haut, p. 69. C'est par la terre et l'eau qu'Arpad prend possession du nouveau pays des Magyars.

Ciel lui donnait de la force, mon père le kagan pareil au loup, ses ennemis pareils aux moutons, vers devant, vers derrière (vers l'est et vers l'ouest) il mena l'armée, gens il réunit. » Lorsque l'Èl tèrès a triomphé de ses ennemis, « la communauté ayant oublié la Loi des Turcs, il dirigea la communauté vers la Loi de mon Ancêtre, la rendit guerrière ». Ainsi, la première institution des Turcs, la base même de leur société et de leur loi, c'est la guerre.

Bien que l'association politique et la discipline militaire soient la principale raison d'être et la règle première d'une société turque réunie en nation, la division ethnique par tribus subsiste, mais subordonnée à la répartition administrative, ou si étroitement liée avec elle qu'elles se confondent. Des tribus ou nations qui ne font point partie de la confédération militaire ne sont même pas désignées sous leurs noms soi-disant ethniques; l'inscription du Bilguè Khan nomme tantôt les Oïgour, et tantôt le pays des « Cinq Villes » qu'ils occupent. Le chef de tribu n'est pas un patriarche, un représentant héréditaire, mis à la tête des siens par sa naissance, filiation et parenté, mais un commandant élu, ou nommé par le Kagan, un fonctionnaire. Lorsque la nation turque se désorganise « parce que les bègs et gens du commun sont injustes¹ », et qu'elle se soumet à l'illustre Empereur, le peuple se plaint. « Des Turcs, les gens du commun² disaient : J'étais une nation (ordonnée) par peuples. Mes peuples, ma vertu où sont-ils? Pour qui gagnerons-nous des peuples? J'étais sous le soin, j'étais une communauté avec un Kagan; mon Kagan, où est-il? A quel Kagan donnerai-je mon intelligence et ma force? » Alors, quand le ciel « Terre-Eau » n'a pas voulu laisser périr la nation « vivace », après que Koutlouk « l'Èl tèrès » Kagan lui a rendu l'indépendance, « il rétablit

1. C'est-à-dire indisciplinés, dans l'idée turque.

2. Littéralement « la lignée noire ».

les peuples des Tèlès et des Tardouch, et leur donna là-bas un *Iabgoug Chad*¹... Il fit soixante et quatorze expéditions, livra vingt batailles; par la faveur du ciel, les peuples il ordonna par peuples, le kaganat il en fit un kaganat, l'ennemi à raison il mit, la hauteur il contraignit, les chefs il soumit... Lorsque mon oncle le kagan vint au pouvoir, la communauté des Turcs suivant la coutume il mena. Les pauvres il fit riches; le peu, il fit nombreux. Lorsque mon oncle le kagan parvint au pouvoir, j'étais moi-même *Chad* sur le peuple des Tardouch. Avec mon oncle le kagan, ensemble, nous avons fait expédition vers devant (vers l'est) jusqu'à la plaine *Chand oung* (Chan Si ou Alachan?) du Fleuve-Vert; nous avons fait expédition vers derrière (vers l'ouest) jusqu'à la Porte de Fer (entre Samarkande et Balkh), nous avons fait expédition jusqu'à Keukmen, le pays des Cha-Kirghiz. »

Puis viennent les mauvais jours; la guerre ne donne plus; le pillage ne rend plus; le kagan ne peut plus nourrir son peuple, « rendre les pauvres riches, et du peu faire nombre », c'est-à-dire payer et recruter ses bandes. Voilà les Turcs encore une fois obligés de se mettre à la solde de « l'Illustre Nation », de se vendre à l'Empereur de Chine; le Khagan et ses peuples faméliques se font encore une fois mercenaires chinois. L'inscription donne l'idée très nette des rapports que les Turcs entretenaient avec la Chine, quand ils ne la pillaient pas, ou quand, le Grand Empire étant partagé, ils ne bataillaient pas à la solde d'un royaume chinois contre l'autre, dangereux soudards, guettant la succession du maître qui les payait : « Dans l'aimée forêt des Monts, de choses précieuses, il n'y en a pas. Où le peuple est en

1. Le « *chad* » paraît être le fonctionnaire ou prince des nations turques extérieures. Le titre, conservé en osmanli, « *Chadi* », signifie maintenant « huissier-audencier ».

main, ce pays, c'est l'aimée forêt des Monts. En ce pays, j'ai pris force; avec l'Illustre Nation je me suis allié. Or, argent, drogues, soie, grains, assez en donne l'Illustre Nation; en autorité, douce, en tribut, modeste, elle l'est; en autorité, douce, en tribut, modeste, elle se fait connaître; au loin, les peuples s'en rapprochent. Vivant en masse compacte, chez elle, prudence et savoir sont si répandus! Un vertueux et savant homme, un vertueux et vaillant homme, l'attaquer, on ne peut. » Le Chinois est savant, le Turc vaillant; aussi longtemps que le Chinois donnera de l'or, de l'argent, des étoffes, des grains à ce pauvre Turc dont « la terre aimée » ne produit « rien de précieux », s'il ne demande qu'un tribut « modeste », s'il n'exerce son autorité qu'avec « douceur », ensemble ils seront alliés, inattaquables, invincibles; mais il faut que le Chinois paye d'abord le kagan, qui lui concède, pour la forme, un modeste tribut; car à l'inverse des rois « mangeurs de peuples », le kagan turc nourrit les siens : « Le peuple qui mourait, vivant je l'ai rendu; le peuple nu, je l'ai vêtu, le peuple pauvre, je l'ai fait riche. »

Puisqu'en haut, « dans le ciel bleu », le Tengri n'institue le kagan, « sur la terre bise », que pour donner la vie à la « communauté » turque, au « victorieux peuple turc¹ », le kagan, suprême magistrature militaire, gardien de la loi guerrière, incarnation de la discipline, doit des comptes à ce peuple « victorieux »; la grandeur de la nation lui est confiée à bon droit, parce qu'il est le kagan « savant », l'*Él térés*, « qui vivifie le peuple »; tout d'abord, il lui parle de gloire : « Le Ciel qui donne les peuples, le Ciel, pour que du peuple turc le nom et la renommée ne soient pas effacés, il m'a moi-même, ce Ciel, promu kagan. Au-dessus du peuple pourvu de biens je ne me suis pas promu; celui qui n'a pas de nour-

1. *Outtatchisi Turk Boudoun*. Inscriptions, p. 55-19.

riture au dedans, pas de vêtement au dehors, le pauvre et dénué peuple, au-dessus de celui-là je me suis promu. Moi et mon frère Keul Tékiné, deux *Chad* ensemble, moi et mon frère Keul Tékiné ensemble, nous nous sommes entretenus : que par notre père et notre oncle le nom et renommée acquis à la nation turque ne soient pas effacés. Pour la nation turque, la nuit je n'ai pas dormi, le jour je ne me suis pas reposé... le peuple nu, je lui ai donné des vêtements, le peuple pauvre, je l'ai fait riche, le peu, je l'ai fait nombreux; les peuples vertueux, la dignité de kagan, je les ai magnifiés.... Le Ciel venant en aide, comme j'ai beaucoup acquis, le peuple ture aussi a beaucoup acquis. »

Ce n'est pas uniquement pour nourrir et vêtir les pauvres entre ses sujets que le roi ture ne dort pas la nuit, ne se repose pas le jour; c'est pour la renommée des Tures, c'est pour la gloire nationale, qu'il travaille et qu'il combat nuit et jour. Le pharaon égyptien, le roi perse ou assyrien massacrent la foule des peuples pour célébrer leur propre gloire et pour faire éclater la puissance de leurs dieux; le kagan ture ne pense qu'au bon renom de sa nation. A la différence de Roland, qui parle de « douce France », le héros ture ne vante point la beauté de son pays; il raconte que sa « chère forêt des montagnes ne produit rien qui vaille », mais il l'aime de toutes ses forces, et la veut glorieuse. On voit poindre, ici, un sentiment particulier de l'honneur national, un genre de patriotisme étroit, et par un certain côté, très moderne, celui de la réputation militaire recherchée pour elle-même, sans autre but et sans autre satisfaction que de s'affirmer. Le Ture nomade n'a pas de cité à sauver et à illustrer; indifférent aux religions, il n'a pas de dieux à glorifier; le *Gesta Dei per Francos* n'a pas de sens pour lui; il tue et se fait tuer pour recueillir des peuples, et pour que sa nation garde la renommée de bons soldats. Autant le sentiment de *clan* est faible chez

lui, les tribus étant sans cesse brisées et refondues, autant celui de confédération, de *nation* est puissant, fortifié chaque jour par la discipline militaire, et par la tradition des victoires remportées en commun. D'où le culte du drapeau, la glorification du nom *turc*, puis *mongol*, le chauvinisme. Une tribu turque ne pouvait maintenir une organisation politique et un groupement serré que par la guerre; sans les bénéfices du pillage ou des subsides, elle était obligée de se dissoudre et de se disperser par clans, dont les fractions se groupaient de nouveau, reformaient une nation autour d'un plus fort, et le nom même de ces associations, que la guerre faisait et défaisait incessamment, disparaissait avec elles.

D'empires comme ceux des Huns, des Tures, associations militaires sans lien ethnique, on ne peut pas dire qu'ils se dissolvent; ils se débandent. Au rebours des autres, chez les Tures, c'est le roi qui nourrit son peuple, qui l'habille, qui le paye. L'impôt, c'est la masse générale. Quand le kagan ne peut plus solder ses sujets, il les licencie, et ses peuples vont chercher pitance sous une autre bannière. Ces peuples tures sont des régiments. Leurs grandes nations portent le nom de leur colonel. On dit les Osmanli, les Euzbeg, les Djagataï, comme on disait chez nous les Berchiny, les Ransonnet.

Dans l'inscription de Keul Tékiné, les épitaphes sont des bulletins militaires; les souverains sont des capitaines qui rendent compte de leurs campagnes; ils énumèrent leurs états de service, les grades par lesquels ils ont passé : « Dans ma vingt-quatrième année, je devins *Chad* sur le peuple des Tardouch; avec mon oncle le Kagan, ensemble, vers devant, jusqu'à la plaine de Chandoung sur le Fleuve-Vert, nous avons fait campagne; derrière, jusqu'à la Porte de Fer... En tout, nous avons fait trente-cinq campagnes, livré vingt-trois batailles. » Les chevaux tombés au champ d'honneur figurent dans le